Grégoire Godinaud
AINSI RÉSONNE
l'oubli
éditions du Gros Caillou

AINSI RÉSONNE L'OUBLI

DU MÊME AUTEUR

La Nuit des flammes (City Éditions, 2020, City Poche, 2021)
La Chanson blanche (Éditions du Gros Caillou, 2023,
Harper Collins Poche, 2025)
La Ligne d'Icare (Éditions du Gros Caillou, 2024)

Grégoire Godinaud

AINSI RÉSONNE L'OUBLI

Roman

éditions du Gros Caillou

Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

Conception graphique : Émilie Beaud
Mise en pages : Nord Compo
Photos : © Adobe Stock

© Éditions du Gros Caillou, 2025, Lyon.

ISBN : 978-2-494202-23-8
www.editionsdugroscaillou.fr

À Camille

La mémoire est comme l'eau. Elle s'infiltre et inonde.
Elle peut vous rendre léger comme une plume ou vous noyer.

Tammy Greenwood

Le 5 janvier 2003, à 21 h 07, les gendarmes de Clairvaux-les-Lacs furent appelés pour un accident. Une voiture était tombée dans le lac des Aiglons. Le major Charlie Louvet et le brigadier Lucien Augagneur, premiers arrivés sur les lieux, ne purent rien faire. Le drame avait coûté la vie aux trois mineurs restés à l'intérieur du véhicule.

Seule la conductrice s'en était sortie.

L'affaire allait être classée rapidement, pourtant ce fait divers marquerait durablement les esprits de cette petite commune du Jura.

Prologue

Washington
Mars 2003

Tout avait commencé dans le laboratoire.

L'odeur de lavande ne parvenait pas à supplanter celle des frites qu'on lui avait servies à midi. Le gras collait encore à ses doigts et imprégnait jusqu'à ses cellules olfactives. Elle avait conscience que la thérapeute cherchait à la mettre dans le bon état d'esprit pour aborder ce qui l'attendait, mais tout cela sonnait faux. On aurait dit le carillon de Doucier. Elle avait tout juste dix-huit ans et ne comprenait pas ce qu'il lui arrivait. Elle se sentait déracinée, perdue. On l'avait gardée enfermée, puis finalement mise de force dans cet avion. Il faisait froid, c'était à peu près tout ce dont elle se souvenait.

— Bonjour, je suis le Dr Minne...

Elle avait un accent. Un drôle d'accent.

— Tu te souviens de moi ?

L'odeur et le gras des frites, c'était tout ce dont elle se souvenait. Elle se sentit soudain nauséeuse.

— C'était il y a un mois tout pile, ici même...

Il y a un mois, vraiment ? Cela faisait donc si longtemps qu'ils étaient à Washington ?

Comme pour lui rafraîchir la mémoire, le Dr Minne ajouta :

— Vous êtes venus me voir avec tes parents pour me parler de ton enfance, de tes souvenirs.

Non, elle ne voulait pas lui parler de ses souvenirs d'enfance. Il y avait bien plus grave.

— J'ai parlé avec ton papa et ta maman, et j'ai découvert qu'il t'était arrivé quelque chose quand tu étais enfant. Je voulais t'interroger sur cette expérience. Je t'ai demandé si tu te rappelais t'être perdue dans un centre commercial à Devon quand tu avais six ans. Tu m'avais répondu que non, est-ce que tu t'en souviens maintenant ?

Le Dr Minne marqua une pause, attendant une réponse que la jeune femme ne lui donna pas. Cette manière qu'elle avait de l'infantiliser en disant « ton papa et ta maman… ». Elle fuit son regard, à la recherche d'une échappatoire.

— Le centre co…

— Je peux me laver les mains ? la coupa sa patiente.

La femme en blouse blanche eut un instant de surprise, puis elle rajusta ses lunettes sur son nez et acquiesça d'un signe de tête. Ses boucles lui donnaient un air de Gorgone. La jeune femme fit racler les pieds de sa chaise sur le carrelage et gagna le lavabo, une minuscule vasque blanche placée dans un coin de la pièce. Le bruit du jet, puis du savon qui mousse, s'échappe d'entre ses mains et rebondit dans l'évier, de nouveau le jet d'eau puis ses pas qui regagnent leur place, encore un cri de chaise et ses Converse qui se frottent l'une contre l'autre. La nervosité.

La psychologue laissa passer un instant, inspira, puis prit le ton le plus rassurant de son répertoire vocal :

— Tu peux te mettre sur le divan si tu préfères.

Sa patiente secoua la tête. Le tissu vert amande ne lui disait vraiment rien. Rien dans cette pièce ne l'inspirait. Ni les persiennes savamment inclinées pour dispenser une lumière tamisée et pseudo-rassurante, ni les plantes vertes en pot censées donner un semblant de chaleur à cette pièce sans âme. Ni cette foutue odeur de lavande qui lui donnait envie de vomir. L'endroit ressemblait à un laboratoire que l'on aurait déguisé en cabinet de psy.

— Ta maman m'a raconté que vous étiez sortis acheter des fleurs pour l'anniversaire de ta grand-mère, puis que vous étiez passés prendre du café parce qu'il n'y en avait plus chez vous, et que quand ton papa et elle étaient sortis du magasin, tu n'étais plus là. Tu les avais perdus dans les rayons et, les croyant partis, tu t'étais mise à les chercher partout dans le centre commercial. Ils m'ont dit que tu t'étais beaucoup éloignée et qu'il leur avait fallu plus d'une heure pour te retrouver. Ta maman m'a expliqué que c'était finalement une personne âgée qui t'avait secourue et ramenée. Tu étais terrifiée quand tes parents t'ont retrouvée, tu avais beaucoup pleuré. Est-ce que tu te rappelles avoir vécu cela ?

La jeune femme fronça les sourcils et hocha la tête. La psychologue se redressa, comme soulagée.

La patiente s'éclaircit la voix. Les effluves de parfum l'agressaient. À présent que ses doigts étaient propres, elle ne sentait plus que ça. La lavande lui piquait la gorge. Elle raconta ce dont elle se souvenait d'une voix fluette mais déterminée. C'était la seule façon de se tirer de là.

— Oui, je ne sais plus exactement à quelle période c'était, mais je me souviens qu'il faisait très beau. Maman avait choisi un bouquet de myosotis, et papa nous avait dit qu'il voulait s'arrêter pour acheter du café avant de partir. Du colombien, c'est son préféré. C'est à ce moment-là que je me suis perdue. Les rayons étaient beaucoup plus hauts que moi, et quand je me suis aperçue que mes parents n'étaient plus près de moi, j'ai commencé à courir partout. Je me suis mise à pleurer, je suis sortie du magasin sans réfléchir et j'ai couru encore à travers le centre commercial. J'étais terrorisée. Ça a duré très longtemps, et puis une dame est venue me voir au milieu de l'allée, devant un magasin qui vendait des animaux.

Elle attrapa le verre posé devant elle et but une gorgée d'eau.

— Je crois qu'elle avait une robe en flanelle bleue. C'était une vieille dame avec un chignon gris et des lunettes. Elle était très grande. Elle s'est penchée vers moi et m'a demandé si je m'étais perdue.

— C'est elle qui t'a aidée à retrouver tes parents, c'est bien ça ?

— Oui. On est rentrées dans le magasin avec les animaux et elle a demandé à un vendeur de faire une annonce. Il a contacté le poste de sécurité et l'appel a été passé dans tout le centre. C'est comme ça qu'ils m'ont retrouvée. Je me rappelle que ma mère m'a dit de ne plus jamais refaire une chose pareille. Elle pleurait, elle aussi. Ils m'ont prise dans les bras avec papa et... ça s'est fini comme ça, on est allés chez ma grand-mère.

Attentive, le Dr Minne acquiesça lentement. Elle n'avait pas pris de notes.

Elle savait que tout cela était faux. Il n'y avait pas eu de bouquet de myosotis ni de vieille dame avec une robe en flanelle bleue. Pas de magasin d'animaux non plus. Pas plus que de remontrances de la part de la mère de la jeune femme.

Sa patiente ne s'était pas perdue dans le centre commercial de Devon. Elle n'y avait jamais mis les pieds.

Chapitre 1

Pointe de Corsen, Bretagne
Dans la nuit du 10 avril 2022

La falaise est toute proche. Olivia tremble de tous ses membres. Le vent est tellement mordant que sa parka lui semble inutile. La pluie cinglante l'empêche d'ouvrir complètement les yeux et retient ses larmes. C'est peut-être mieux ainsi. Sans cela, elle verrait la bâche qu'elle a l'impression de traîner depuis des heures. L'effort la fait transpirer malgré la température glaciale, et le vent qui assèche ses voies respiratoires lui donne la sensation de suffoquer.

Bientôt, elle aperçoit le bord. Elle relâche un peu sa prise et reprend son souffle. Elle a l'impression d'avoir escaladé l'Everest. C'est alors qu'elle se rend compte de la douleur dans ses mains crispées autour de la corde. Elle a du mal à déplier ses doigts.

Un flash lumineux la fait tressaillir. Aussitôt, elle se jette au sol et retient sa respiration. Son visage touche presque le plastique et l'odeur lui arrache un haut-le-cœur. C'est celle de la mort.

Dans cette bâche, elle traîne un corps. Il est 2 heures du matin et il fait 4 °C. Loin devant elle, un bateau brave la tempête. C'est de là que vient le flash. Le bateau est trop loin, il ne peut pas la voir. Olivia se redresse et reprend sa marche. Elle n'aurait pas dû s'arrêter. L'effort la fait transpirer, et par ce temps, la sueur sous ses vêtements semble se transformer en glace. Le vent, la pluie, tout lui complique la tâche.

Elle comble difficilement les derniers mètres qui lui restent jusqu'au bord. Son cœur bat à tout rompre. Les secondes s'égrènent à une vitesse folle. Il faut prendre une décision, là, tout de suite.

Alors elle s'agenouille et pousse.

Le corps ficelé dans la bâche roule un peu puis bascule dans le vide. Le cœur d'Olivia cesse de battre.

Une. Deux. Trois secondes.

C'est à peine si elle entend le bruit sourd du corps qui s'écrase en bas. Puis tout est fini.

Elle reste pétrifiée, les mains suspendues en l'air, sans parvenir à croire à ce qui vient de se passer. Le vent n'existe plus ; elle ne sent plus l'eau ruisseler le long de ses cheveux, dégouliner dans son cou et s'infiltrer sous son col pour se mêler à la transpiration qui trempe son corps.

Nouveau flash lumineux à l'horizon. Elle ne bouge pas. Les marins ne peuvent pas la voir.

Ils ne peuvent pas, hein ?

Son cœur se remet à battre. Trop vite. Ça lui fait mal. Le sang lui brûle les tempes. Elle ne doit pas rester là. Elle se relève. Trop vite. Un vertige. Elle trébuche et s'écroule dans la boue. Avec l'énergie du désespoir, elle se propulse en avant, et ses chaussures mouillées laissent une empreinte dans le sol. Il lui faut quelques pas avant de réussir à se redresser complètement. Elle court sans se retourner. Elle court comme une dératée, fuit la falaise et le bruit du corps qui s'écrase contre les rochers. Elle fuit l'eau froide et les souvenirs gelés.

Elle ne met que quelques minutes avant d'apercevoir la voiture. Elle a pourtant l'impression d'avoir parcouru plusieurs kilomètres.

La portière claque. Elle se retrouve au volant de sa vieille Peugeot sans même se rappeler l'avoir ouverte. Ses vêtements mouillés trempent le tissu du siège. Le silence reprend ses droits. Autour d'elle, les sons sont étouffés. La voiture agit comme un filtre, une boîte dans laquelle elle s'est enfermée. Un voile que l'on aurait déposé sur ses

tympans. L'eau martèle le pare-brise, mais elle ne l'entend plus. Seul son cœur bat sourdement. Elle aimerait se calmer mais n'y arrive pas. Les réminiscences affluent par vagues. Devant ses yeux, les bris de verre ont remplacé la roche, la pluie s'est transformée en sang.

Une angoisse folle l'étreint. Et si quelqu'un venait chez elle ? Si ses voisins voyaient la lumière du salon qu'elle a oublié d'éteindre ?

Olivia ravale la bile qui monte dans sa gorge. Soudain, elle se souvient du portable dans sa poche. Ses mains tremblent tant qu'elle ouvre trois applications avant de cliquer sur le journal d'appels. Elle appuie sur le premier numéro qui s'affiche. Le dernier qu'elle a composé. Quand tout allait bien.

D'abord une sonnerie dans le vide. Puis deux. Sofía répond toujours.

Pas cette fois.

Deux sonneries de plus. Le temps pour elle d'imaginer qu...

— Olivia ?

Un bâillement.

— Tu as vu l'heure ? Est-ce que tout va bien ?

— Sofía ! Sofía ! J'ai... Je l'ai tué !

Chapitre 2

Une minute plus tôt, rue du Merle-Blanc, Sofía Barragan, avocate au barreau de Brest, s'était réveillée en sursaut. Quelques gouttes de sueur tachaient son débardeur, vestiges de ses ébats nocturnes. À côté d'elle, Arthur s'était retourné dans son sommeil, à peine troublé par la sonnerie du téléphone. Sofía, au contraire, se sentait déracinée, douloureusement arrachée à une autre réalité. Elle détestait la nausée qui la gagnait lorsqu'elle était tirée d'un sommeil profond. La même sensation qu'après une trop longue sieste.

— Olivia ?

Elle n'avait pu retenir un bâillement. Le sommeil s'agrippait encore à elle.

— Tu as vu l'heure ? Est-ce que tout va bien ?

— Sofía ! Sofía ! J'ai... Je l'ai tué !

L'annonce lui fit l'effet d'une gifle. Sofía ressentit soudain une pression dans la gorge. La salive cessa de passer.

— Quoi ? Attends, Olivia, qu'est-ce que tu racontes ? Tu as tué qui ?

— J'ai tué Elliott, il faut que tu m'aides !

Soudain, l'appel fut coupé.

Sofía repoussa la couette d'un geste brusque et s'assit au bord du lit. Elle était maintenant parfaitement alerte.

Derrière elle, la voix enrouée d'Arthur s'éleva dans la pièce.

— Bébé, ça va ?

Sans répondre, elle se leva.

— Sofía ?

— Rendors-toi.

Le ton était sec, sans appel, et Sofía incapable de réfléchir. Elle sortit de la chambre et rappela Olivia, qui décrocha presque immédiatement. Elle pleurait beaucoup. En fond, on entendait la pluie battante. Malgré sa terreur, Sofía se força à prendre une voix autoritaire.

— Olivia, tu es où, là ?

La jeune femme ne répondit pas. Elle continuait de pleurer, et sa voix était distante, comme si elle avait posé le téléphone.

— Olivia, réponds-moi, s'il te plaît. C'est qui, cet Elliott ?

— Je l'ai tué, Sofía, je l'ai tué !

— Je comprends rien... Attends, est-ce que tu as bu ? Dis-moi où tu es et je viens te chercher.

— À la... à la pointe de Corsen...

Olivia renifla.

— Je suis sur le parking... dans... dans la voiture.

Olivia hoquetait telle une enfant en plein caprice. Sofía regarda l'heure sur son téléphone.

— Ne bouge pas, j'arrive.

Elle raccrocha. Fixa le carrelage froid. Inspira difficilement. Elle n'arrivait toujours pas à aligner deux pensées cohérentes. Un éclair illumina l'extérieur, et elle imagina une scène de crime, les gyrophares de la gendarmerie, des gens en pleurs, et elle complice. Quand le grondement du tonnerre retentit, quelques secondes plus tard, elle réalisa qu'elle n'avait pas bougé. Dans son dos, elle entendit remuer. Elle enfila une paire de bottes en caoutchouc, attrapa son imperméable, ses clés, et claqua la porte avant qu'Arthur ne puisse la rejoindre dans le salon.

Arrivée à sa voiture, les cheveux déjà trempés, elle alluma le moteur, et les phares de la Volvo déchirèrent la nuit, illuminant les rideaux de pluie qui s'abattaient sur la pointe du Finistère. Les mains sur le volant, elle s'efforça de réfléchir logiquement. D'abord, retrouver

son amie, démêler ce sac de nœuds, puis prévenir les gendarmes. Elle imaginait mal Olivia capable d'assassiner qui que ce soit ; elle fut pourtant prise d'un doute. Ne pas y penser. Surtout, ne pas y penser. Elle verrait en cours de route.

Elle démarra précipitamment, et les graviers crissèrent sous ses pneus. Les phalanges blanches d'être si serrées sur le volant, elle franchit le portail de la propriété.

Elle ne remarqua pas Arthur qui l'observait derrière la fenêtre du salon.

Le trajet jusqu'à la pointe de Corsen prenait en général trente-cinq minutes. Malgré la météo, elle la rallia en vingt-sept. C'était un endroit qu'elle connaissait bien. Son ex l'y avait demandée en mariage. Ce soir, elle allait associer le point terrestre le plus à l'ouest de France à un second mauvais souvenir. Mais qui était cet Elliott dont avait parlé Olivia ? Tout cela n'avait aucun sens.

Olivia était éducatrice dans un foyer pour mineurs. Elle avait déjà été confrontée à la violence. Mais pas au meurtre. Elle avait sans doute eu à gérer des situations difficiles, mais elle avait toujours paru équilibrée… jusqu'à récemment. Depuis quelques semaines, elle était bizarre. Souvent perdue dans ses pensées, presque absente quand elles se téléphonaient. Et il y avait eu toutes ces incohérences, ces souvenirs transformés. Sofía avait une bonne mémoire, et la plupart des moments qu'elle s'était remémorés récemment ne s'étaient pas déroulés de la façon dont Olivia les avait décrits. Ces derniers temps, son amie allait de plus en plus mal.

Sofía ralentit en s'engageant sur la route de la stèle. Ses phares éclairèrent le chemin de calcaire. Du blanc partout, et des champs en friche de part et d'autre de la voie. Il pleuvait des cordes mais, par intermittence, quand un éclair zébrait le ciel, on y voyait comme en plein jour. L'instant d'après, le temps que les yeux s'accommodent, l'obscurité était totale. Pendant quelques secondes, Sofía ne perçut que le son des graviers martyrisés par ses roues. La route s'élargit.

Elle passa devant les ruines de l'ancien dépôt du service des phares et balises. Son cœur se serra quand elle reconnut la Peugeot 306 de son amie, seule voiture sur le parking. Aucun doute possible. Peinture bleue défraîchie, immatriculée dans le Jura. Sofía retenait les détails, puisque c'est là que le diable se cache. Dans son métier, elle avait souvent affaire à lui.

En garant sa voiture à côté de la 306, elle se demanda encore une fois si Olivia avait vraiment tué quelqu'un. Qu'aurait-elle fait du corps ? Elle vit le coffre et imagina le cadavre planqué à l'intérieur. Un coup d'œil sur sa gauche. Olivia était là, prostrée. Si elle l'entendit arriver, elle n'en laissa rien paraître. Sofía coupa le moteur, inspira un grand coup et sortit dans la tempête. Elle prit soin de vérifier qu'il n'y avait personne autour, contourna la Volvo par l'avant et toqua à la vitre de la Peugeot. Olivia sursauta. Sans attendre de réponse, Sofía ouvrit la portière et s'assit côté passager, dégoulinante de pluie.

Au volant, Olivia avait l'air terrifiée. Elle aussi était trempée.

— Olivia...

Elle tenta de lui toucher le bras, mais son amie se raidit avant de se recroqueviller tel un animal apeuré.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Une question à la fois. Elle voulait à tout prix qu'Olivia lui parle de cet Elliott, mais mieux valait ne pas la brusquer.

Quelques secondes s'écoulèrent encore dans le silence. Une éternité.

Puis, d'une voix d'outre-tombe, saccadée et dénuée d'émotion, Olivia lui parla sans la regarder, les yeux dans le vague.

— Je... je l'ai foutu dans une bâche.

Sofía resta interloquée. Elle ne l'avait jamais entendue parler comme ça. Olivia déraillait complètement. Ainsi penchée sur le volant, elle ressemblait à un zombie.

— Je l'ai traîné jusqu'au coffre et j'ai roulé... Je l'ai jeté par-dessus la falaise.

— Où ?

— Un peu plus loin, récita Olivia comme un automate.

— Un peu plus loin où ? s'agaça Sofía.

Olivia ferma les yeux comme si elle avait entendu une craie crisser sur une ardoise.

— Un peu plus loin où ? répéta l'avocate un ton plus bas.

Olivia se tourna lentement vers Sofía. Elle ne répondit pas. Ses cheveux mouillés s'agglomeraient par mèches et tombaient sur ses épaules en gouttant. Deux larmes grosses comme des billes roulèrent sur ses joues, emportant le peu de mascara qu'il lui restait. Elle avait l'air horrifié de ceux qui ont vu le pire.

Folle, c'est le premier mot qui vint à l'esprit de Sofía lorsqu'elle croisa son regard.

Olivia délirait. De toute évidence, elle était incapable de répondre à ses questions. Il n'y avait rien à en tirer.

Sofía se remit en mouvement.

— Reste ici, d'accord ?

Elle actionna la poignée de la portière. Immédiatement, la tempête l'assaillit. Le vacarme assourdissant de milliers de litres d'eau plombant la région lui agressa les tympans. Le grondement du tonnerre lui ficha la frousse, mais elle n'avait pas le choix. Elle devait comprendre ce qui s'était passé ici. Elle se dirigea vers l'arrière du véhicule et retint sa respiration lorsqu'elle posa la main sur la poignée du coffre. Elle croyait déjà sentir l'odeur pestilentielle d'un cadavre à l'intérieur.

Elle ouvrit le coffre, en balaya le fond avec la torche de son téléphone.

Vide. À première vue, pas la moindre trace de sang. Et, si étrange que cela puisse paraître, elle n'en fut pas soulagée.

www.editionsdugroscaillou.fr

Une nuit d'avril, Olivia Foster affirme avoir tué quelqu'un.
Mais jusqu'où peut-on se fier à ses souvenirs,
quand la raison nous dépasse ?
Alors que mensonges et révélations s'entremêlent,
Sofia, décidée à tout faire pour protéger son amie Olivia,
part sur les traces d'un accident vieux de près
de vingt ans qui a traumatisé Doucier,
une petite commune sans histoires.

Un thriller addictif, qui plonge le lecteur dans les abîmes de la mémoire et la quête insaisissable de la vérité. Grégoire Godinaud signe ici son 3ème roman aux Éditions du Gros Caillou avec une intrigue finement menée, et nous conduit comme à son habitude vers une fin que nul ne peut soupçonner.

21€ TTC

www.editionsdugroscaillou.fr

ISBN : 978-2-494202-23-8